

## Café de la paix



### **Pour la première rencontre deux textes courts:**

Le texte de Zweig montre que la guerre est une cristallisation de la volonté qui aurait pu ne pas se produire. Il nous suggère un premier thème de réflexion : la guerre éventuellement impossible surgit très facilement. Le second texte de Girard expose comment la montée de la violence dépend du processus d'imitation réciproque du désir. Nous pouvons en tirer la leçon que l'ignorance des mécanismes passionnels fait que nous en sommes d'autant plus le jouet. En référence à ces deux perspectives chacun pourra réagir librement selon ses intérêts pour mieux comprendre les enjeux du présent.

## Stephan Zweig ( Vienne 1881-1942 Brésil)

Quoique engagé au service de l'Autriche au début de la Première Guerre mondiale, Zweig, proche de l'écrivain français Romain Rolland, était un pacifiste convaincu. Il resta pacifiste toute sa vie et préconisa l'unification de l'Europe avant l'arrivée au pouvoir des nazis qui brisa son espoir. En 1941, il s'établit au Brésil où, trop affecté de voir la Seconde Guerre mondiale détruire ses rêves d'humanisme et d'Europe pacifiée, il se suicida avec Lotte (Charlotte Elisabeth Altmann), son épouse, à Pétropolis, près de Rio de Janeiro, le 23 février 1942. Son autobiographie, *Le monde d'hier - Souvenirs d'un Européen*, qu'il rédigea peu de temps avant sa mort, est un hymne à la culture européenne qu'il considérait alors comme perdue.

« Elle était merveilleuse, cette vague tonique de force qui, de toutes les côtes de l'Europe, battait contre nos poitrines. Mais ce qui nous rendait si heureux recelait en même temps un danger que nous ne soupçonnions pas. La tempête de fierté et de confiance qui balayait alors l'Europe charriait aussi des nuages. Le progrès avait peut-être été trop rapide, les États, les villes avaient acquis trop vite une puissance formidable, et toujours le sentiment de leur force incite les hommes, comme les états, à en user ou à en abuser. La France regorgeait de richesses. Mais elle en voulait davantage encore, elle voulait encore une colonie, bien qu'elle n'eût pas un excès de population pour les anciennes; l'affaire du Maroc faillit déclencher la guerre. L'Italie voulait la Cyrénaïque, l'Autriche annexait la Bosnie. La Serbie et la Bulgarie attaquaient la Turquie, et l'Allemagne, qui était encore tenue à l'écart, serrait déjà les poings pour porter un coup furieux. Partout le sang montait à la tête des États pour y produire une congestion cérébrale. La volonté fertile de consolidation intérieure commença partout, comme si elle était une infection bacillaire, à se développer en désir d'expansion. Les industriels français, qui gagnaient gros, menaient une campagne d'excitation contre les Allemands, qui s'engraissaient de leur côté, parce que les uns et les autres voulaient plus de livraisons de canons, les Krupp et les Schneider du Creusot. Les compagnies de navigation hambourgeoises, avec leurs dividendes formidables, travaillaient contre celles de Southampton, les paysans hongrois contre les serbes, les grands trusts les uns contre les autres, - la concurrence les avait tous rendus enragés de gagner toujours plus. Si aujourd'hui on se demande à tête reposée pourquoi l'Europe est entrée en guerre en 1914, on ne trouve pas un seul motif raisonnable, pas même un prétexte. Aucune grande idée n'était en cause, il ne s'agissait guère que des petits districts frontières; je ne puis me l'expliquer autrement que par cet excès de puissance, que comme une conséquence tragique de ce dynamisme interne qui s'était accumulé durant ces quarante ans de paix et voulait violemment se décharger. Chaque État avait soudain le sentiment d'être fort et oubliait que le voisin sentait exactement comme lui, chacun voulait davantage et une part du bien de l'autre. Et le pire était que justement ce sentiment-là nous abusait, auquel nous étions le plus attachés: notre

commun optimisme. Car chacun se flattait qu'à la dernière minute l'autre prendrait peur et reculerait ; ainsi les diplomates commencèrent leur jeu de bluff réciproque. Quatre fois, cinq fois, à Agadir, dans la guerre des Balkans, en Albanie, on s'en tint au jeu; mais les grandes coalitions resserraient leurs liens, se militarisaient toujours plus. En Allemagne on établit en pleine paix un impôt de guerre, en France la durée du service fut prolongée; finalement les forces en excès durent se décharger, et les signes météorologiques dans les Balkans indiquèrent la direction d'où les nuages se rapprochaient de l'Europe. »  
Stephan Zweig *Le monde de hier souvenir d'un européen* p 234

### **Annexe :**

*Dans le même sens Bergson a exprimé les sensations qu'il éprouva le 4 août 1914*

**« Malgré mon bouleversement, et bien qu'une guerre, même victorieuse m'apparut comme une catastrophe, j'éprouvais.. un sentiment d'admiration pour la facilité avec laquelle s'était effectué le passage de l'abstrait au concret : qui aurait cru qu'une éventualité aussi formidable pût faire entrée dans le réel avec aussi peu d'embarras »**

*Les deux sources de la morale et de la religion p1110 édition du centenaire;*

## ***Achever Clausewitz René Girard (1923-***

René Girard s'appuie sur les réflexions de Clausewitz (*de la guerre*)<sup>1</sup>

« La guerre n'est rien d'autre qu'un duel à vaste échelle » elle obéit à la logique de la montée aux extrêmes. « Chacun des adversaires fait la loi de l'autre, d'où résulte une action réciproque qui en tant que concept doit aller aux extrêmes » p 53 On cherche à anéantir l'adversaire par tous les moyens en le mettant à sa merci.

R Girard critique l'interprétation rationaliste et optimiste de R Aron *Penser la guerre*<sup>2</sup> qui insiste sur le fait que les politiques sont capables de maîtriser les ressorts passionnels pour empêcher que la guerre se développe selon cette logique de l'extrême par ex en jouant sur l'équilibre de la terreur (conception que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens).

Cela tient au fait que le désir par nature est mimétique : je désire ce que désire l'autre<sup>3</sup>. La mimétique installe le primat du processus guerrier sur l'individu. L'idée qu'il y a un attaquant et un défenseur est illusoire. C'est le défenseur qui veut la guerre car c'est précisément lui qui s'oppose à la volonté de l'autre prise comme modèle à imiter. En fait les deux positions sont indifférenciées ou s'échangent en permanence. L'agresseur a toujours déjà été agressé. La loi de l'imitation nourrit l'emballement guerrier.

**« Il y a là une découverte anthropologique majeure *l'agression n'existe pas.***

**Chez les animaux, il y a la prédation, il y a sans doute la rivalité génétique pour les femelles. Mais avec les hommes, si personne n'a jamais le sentiment d'agresser, c'est que tout est toujours dans la réciprocité. Et la moindre petite différence, dans un sens ou dans un autre, peut provoquer une montée aux extrêmes. *L'agresseur a toujours déjà été agressé.* Pourquoi les rapports de rivalité ne sont-ils jamais perçus comme symétriques ? Parce que**

<sup>1</sup> Trad Denise Naville *Minuit* 1955 : Clausewitz 1780-1831 est un officier prussien qui a vécu comme un désastre la défaite de Iéna contre l'armée de Napoléon est considéré comme le grand théoricien de la guerre moderne

<sup>2</sup> Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz* Gallimard 1976

<sup>3</sup> « en désirant l'objet, le rival le désigne au sujet comme désirable » *La violence et le sacré* ed poche p217

les gens ont toujours l'impression que l'autre est le premier à attaquer, que ce n'est jamais eux qui ont commencé, alors que, d'une certaine manière, c'est *toujours* eux. L'individualisme est un mensonge formidable. On va ainsi faire sentir à l'autre qu'on a compris les signes d'agressivité qu'il a envoyés. Lui, interprétera à son tour cette façon de s'en sortir comme une agression. Et ainsi de suite. Vient le moment où le conflit éclate, et où celui qui commence se met en position de faiblesse. Les différences sont donc si petites au départ, elles s'épuisent si rapidement qu'elles ne sont pas perçues comme réciproques, mais comme étant toujours à sens unique. Penser la guerre comme « poursuite de la politique par d'autres moyens », comme semble le faire Clausewitz au terme de son premier chapitre, c'est donc *perdre de vue l'intuition du duel*, c'est nier la notion d'agression et de réponse à l'agression : c'est oublier l'action réciproque qui accélère et diffère à la fois la montée aux extrêmes – qui ne la diffère que pour mieux l'accélérer.

René Girard *Achever Clausewitz p54 Entretiens avec Benoît Chantre carnets nord 2007*